

**Corinne de Mme de Staël (1807),
pour une communauté européenne avant la lettre**

Laure LEVEQUE
Université de Toulon, FRANCE
laure-leveque@wanadoo.fr

Résumé :

Avec *Corinne* (1807), « roman-voyage » ou « voyage-roman » aux dires mêmes de l'auteur, Madame de Staël conclut à la « nécessité » de cette solidarité relationnelle. Et ce non seulement parce que le voyage dynamise l'histoire d'amour qui se noue entre l'Italienne Corinne et l'Écossais Oswald, selon la modalité bien connue du voyage sentimental, mais bien parce que, au-delà, il ouvre sur une dialectique du même et de l'autre qui interroge, sous la question des nationalités, la construction européenne, à l'heure où les guerres, révolutionnaires puis impériales, remodelent ses contours. Multipolaire, le roman, qui se déplace entre États italiens, Grande-Bretagne et France, dans le temps comme dans l'espace, propose des voies originales d'intégration, loin des lieux communs, qui reposent sur la riche palette de ses personnages, jusqu'au métissage dont est porteuse Corinne, Anglo-Italienne. Entièrement gouverné par le régime du déplacement, y compris symbolique, l'espace du livre offre une exploration sans frontière des voies qui demeurent ouvertes à la pensée pour sortir de l'impasse, au moins dans les espaces de la fiction.

Mots-clés :

Culture, Europe, géopolitique, nationalités, Rome

Abstract:

Corinne (1807), a journey-novel or novel-journey, as the author herself calls it, makes Madame de Staël voice the „necessity” of a relational solidarity. While this is due to the fact that the journey enlivens the love story evolving between the Italian Corinne and the Scotsman Oswald, according to the well-known mode of the sentimental journey, it is also enhanced by the dialectics of the same and the other, which questions, over the undercurrent of nationalities, the European construction, at a time when wars, be they revolutionary or imperial, reshape its frame. A multipolar novel, moving between the Italian States, Great Britain and France in time, as well as in space, the novel suggests peculiar ways of questioning, far from the

commonplace, based on the wide range of its characters, to reach the miscegenation of Corinne herself, as an Anglo-Italian. Entirely under the sway of movement, also symbolical, space in the novel displays a boundless exploration of the ways that thought opens out of deadends, at least within the space of fiction.

Keywords:

Culture, Europe, geopolitics, nationalities, Rome

Souvent présenté comme un roman du féminin, du génie féminin, *Corinne* relève d'un parcours narratif qui suppose l'accomplissement d'un trajet, d'une traversée des espaces nationaux, et pas seulement du fait de son sous-titre *Corinne ou l'Italie* dont il excède de beaucoup l'extension, circulant au vrai entre France, Grande-Bretagne et Italie. Le texte avait d'ailleurs symptomatiquement d'abord été classé parmi les guides de voyage¹, sanctionnant la part décisive qui revient à l'espace dans ce roman où le voyage est véritablement moteur. Et originel, comme en témoigne le dossier génétique de l'œuvre, quand Mme de Staël déclare, le 4 février 1807 : « travaille[r] [...] à un roman-voyage » (Mme de Staël, 1993, p. 189). Avant, le 26 février, de moduler : « Je me suis occupée d'un voyage-roman en Italie » (Mme de Staël, 1993, p. 200), actant une solidarité de contenu, fût-ce dans une apparente inversion terminologique grosse d'informations sur la hiérarchie des paramètres qui composent le tissu textuel et les réaménagements qu'elle admet puisque Mme de Staël ira, le 18 mai 1807, jusqu'à défendre que *Corinne* « est un voyage et non un roman » (Mme de Staël, 1993, p. 249).

Autant de reclassements qui ont au moins le mérite d'insister sur la fonction dynamique qu'assume le paradigme du voyage, véritable tenseur de la narration. Non sans déterminer de visibles tensions génériques que dénonce jusqu'à Mme Necker de Saussure, cousine de l'auteur, qui partage *Corinne* en deux, arguant qu'elle contient « deux œuvres différentes, un roman et un tableau de l'Italie » (S. Balayé, 1966). Suivie en cela par Jean-Baptiste Suard, pour qui « le côté roman et le côté voyage se portaient souvent préjudice ». Au reste, Mme de Staël elle-même avoue la partition, qui relève : « Il me semble que les personnes qui n'ont pas été en Italie préfèrent le roman au voyage, et celles qui ont été en Italie le voyage au roman ». Mais c'est pour aussitôt la justifier : « Il me semble à moi que l'un était nécessaire à l'autre » (Mme de Staël, 1993, p. 265).

¹ Dans la classification de la Bibliothèque Nationale. Et ce jusqu'à la fin du XIX^e siècle, découverte que l'on doit à Simone Balayé.

En quoi ? C'est ce qu'elle ne précise pas, et c'est cette relation de solidarité, donnée pour matricielle, que nous voudrions tenter d'éclairer ici.

De fait, c'est bien le motif du voyage, par essence propice à la délimitation d'espaces différenciés, qui fait figure de schème organisateur. Tous les chemins mènent à Rome, c'est bien connu, et c'est dans la *caput mundi* que s'ouvre le roman, à l'hiver 1794, dans une Europe que les guerres révolutionnaires bouleversent (L. Lévêque, 1999, pp. 143-154). C'est là que convergent un émigré français – le comte d'Erfeuil –, après un transit allemand où il a rencontré l'Écossais lord Nelvil que les événements de France ont obligé à se dérouter, juste à temps pour voir couronner l'héroïne et entendre Corinne improviser ses stances sur « *la gloire et le bonheur de l'Italie* » (Mme de Staël, 1999, p. 59²). Dans un décor hautement symbolique, les enjeux sont posés, comme incarnés par des personnages qui valent aussi comme porte-drapeau : rencontres et détours, y compris herméneutiques, tel s'affiche le protocole de lecture du texte.

Car si le prince de Castel-Forte, louant l'enthousiasme de Corinne lors de l'improvisation capitoline, invite d'emblée à envisager dans la coextensivité un sol et ses rejetons – « Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie » (p. 57) –, cette homologie n'est pas sans valoir aussi pour l'ensemble du personnel romanesque. Corinne ou l'Italie commande Oswald ou l'Angleterre et d'Erfeuil ou la France dans une représentativité signifiante où la France, identifiée à un second rôle, sort quantitativement minorée d'une confrontation qui la secondarise et la cantonne au rang d'utilité, en s'incarnant sous les traits du léger comte d'Erfeuil, parangon de l'esprit frivole et mondain des salons comme d'une insupportable fatuité sentie comme bien française (G. Gengembre, 1999, pp. 65-77). Hypostasie qui vaut apostasie d'une certaine idée de la France dont la représentation, sous la caricature, en reste à la topique, manière, assurément, de questionner la supériorité de celle qui se donne alors pour la Grande Nation et sa place dans le concert des nations.

Dans ce roman de 1807 où la conjoncture rend ces enjeux éminemment sensibles, Mme de Staël orchestre, sous les chassés-croisés anglo-franco-italiens, un état des lieux qui vaut géopolitique à l'échelle du continent qui a valu à ce livre qui, il est vrai, pose qu'« il n'y a plus de France » (p. 313), d'être taxé d'« anti-Français » par Napoléon (S. Balayé, 1994, p. 262). Un jugement que peut justifier le choix d'un héros britannique, comme le traitement centrifuge appliqué à la France, exclue de la diégèse et seulement concernée par un retour en arrière narratif au moment où Oswald, dont « Les

² Toutes les indications de pages dans le corps du texte sans plus de références iront à l'édition de *Corinne* donnée par Simone Balayé pour « Folio ».

souvenirs les plus douloureux [...] étaient attachés à la France » (p. 34), livre à Corinne l'histoire de sa vie (pp. 305-336). Pourtant, *anti-Français*, le roman l'est moins absolument que de combattre une certaine idée de la France, toute napoléonienne : à l'heure où la Révolution française vient d'actualiser comme jamais la réflexion sur les voies du politique, contre une *grande nation* qui fonde ses capacités d'assimilation sur la force des armes, *Corinne* s'appuie sur le caractère multinational de ses héros pour questionner le modèle et promouvoir une autre intégration, culturelle celle-là.

Une rétroversion qui se joue, dès le seuil du roman, dans le lieu le plus investi qui soit : le Capitole, témoin d'un déplacement inouï quand, dans ce fief jovien, la « marche triomphale » (p. 51) célèbre « une personne dont l'esprit était la seule distinction » (p. 50), une « prêtresse d'Apollon » (p. 52), « Sybille triomphante » (p. 53) qui eut été plus à sa place sur le Palatin du dieu Musagète, dans un déménagement des collines romaines qui porte exclusion de l'*imperator* bien signifiant des desseins poursuivis par Mme de Staël. Bouleversant la topographie de l'*Urbs*, le triomphe de la sectatrice d'Apollon décline toute la géopolitique du pouvoir et légitime les arts contre les armes, *translatio imperii* hardie qui s'accomplit précisément au centre du pouvoir, lors de l'improvisation capitoline où Corinne salue en l'Italie le « berceau des lettres » (p. 59) à qui « l'imagination », avec « la renaissance des arts », a « rendu[u] l'univers qu'elle avait perdu » (p. 60). Un univers arraché aux forces de Mars et désormais confié aux « héros de la pensée » (p. 60) à la suite desquels Corinne prend place, avec ce sacre si peu canonique.

Et ce contre toute la tradition. Mme de Staël, évidemment, ne peut l'ignorer, qui souligne son effet, jouant d'abord de l'étonnement d'Oswald : « Il avait vu souvent dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple ; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie » (pp. 52-53). Avant, revenu au Capitole cicéroné par Corinne, d'éprouver le besoin qu'elle lui confirme l'authenticité d'un tel transfert : « Votre char a passé par-là ? Oui, cette poussière antique devait s'étonner de porter un tel char » (pp. 107-108).

Manière d'insister sur le déroutement qui s'instaure, frayant les voies aux audaces et aux transgressions interprétatives qui sont la marque du cheminement original propre à *Corinne*, avec et sans italiques, puisque c'est sous l'égide de l'héroïne éponyme qu'il s'accomplit, laquelle entraîne hors des sentiers battus, loin de toute *doxa*, tant ses commensaux que ses lecteurs (S. Genand, 2016). Contre le règne de l'idée reçue, *Corinne* plaide pour une poétique/politique de la chose vue, qui tance Oswald : « Vous dites sur les Italiens ce que disent tous les étrangers ... mais il faut pénétrer plus avant

pour juger ce pays qui a été si grand à diverses époques » (p. 160). Invitation au voyage, au passage de seules frontières infranchissables, les limites mentales, qui isolent.

Il n'est, en effet, jusqu'à Oswald, exacte antithèse de Corinne pourtant, aussi gouvernée par l'opinion qu'elle est libre³, qui n'est touché de ces procédures et, finalement, ramené à des vues moins topiques sur la campagne romaine que celles qu'il nourrissait au départ, au moment de sa marche sur Rome, quand il foulait, blasé, une « terre fatiguée de gloire » et qui « semble dédaigner de produire », reconnaissant dans ces « plaines abandonnées » de la « campagne déserte » (p. 47) une « contrée inculte et négligée ». Cette traversée du désert, « mille autres voyageurs », peu sensibles aux « déserts de Rome » (Chateaubriand, 1951, pp. 499-500), l'ont faite avant lui, redécouvrant une Italie enfoncée dans le sous-développement et une vulgate au double contenu poétique et politique contre laquelle *Corinne* s'emploie à faire entendre une voix paradoxale, hétérodoxe.

C'est aussi ce qui interdisait que le titre associât Corinne et l'Italie selon cette corrélation, *Corinne et l'Italie* impliquant qu'elles demeurent extérieures l'une à l'autre alors que c'est sous le mode de l'analogie que le récit les unit. Et de même pour *Corinne en Italie* : alors, on n'eût pas fait autre chose que reconduire le traditionnel *voyage en Italie*, sous les déclinaisons classiques qu'il admet depuis les *Remarques sur quelques contrées d'Italie* d'Addison, les souvenirs de Milton, le *Voyage d'un Français en Italie* de Lalande (1769), les *Lettres sur l'Italie* de Mercier-Dupaty (1785), les *Considérations sur l'Italie* de Duclos (1791), les *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis* du Président de Brosses, récemment publiées à titre posthume (1800), jusqu'à la toute récente *Lettre à Fontanes sur la campagne romaine* de Chateaubriand, publiée dans la livraison du 3 mars 1804 du *Mercure de France*. Si *Corinne* n'ignore pas ces précédents que, même, elle utilise, quand ce ne serait que pour marquer sa distance avec eux, si elle récupère pour partie le modèle balisé du voyage d'études, en organisant pour Oswald un véritable *Grand Tour* qui sacrifie aux destinations obligées – de Rome à Naples, Florence et Venise –, on ne saurait pour autant rapporter *Corinne* à un guide, quand bien même on sait que, pour alimenter la science archéologique de son héroïne, elle a mis à contribution ceux du temps, notamment les travaux de Carlo Fea et de Giuseppe Guattani, dont le guide venait tout juste d'être publié (S. Balayé, 1971 ; E. Saliceto, 2007).

³ Guère différent du comte d'Erfeuil, perdu sans son guide touristique qui supplée son impuissance à voir par lui-même, Oswald, lui, peine à penser par lui-même et semble toujours consulter le *dictionnaire des idées reçues* avant de risquer une parole.

S'il y a invitation au voyage dans *Corinne* c'est, avant tout, à un voyage qui repousse les frontières. Des genres, des conventions, des idées reçues, de l'audace...

Par où, en dépit de l'identité des matériaux sur lesquels repose le récit, *Corinne* n'a finalement pas grand-chose à voir avec le roman de Mme de Krüdener, *Valérie* (1803), thématiquement fort proche puisqu'il jette, dans une Italie éclatée entre les mêmes pôles romain, napolitain, florentin et vénitien, des personnages pris dans un conflit amoureux. Les voyageurs s'y montrent déjà « ravis de fouler le sol de l'Italie », « terre d'antiques merveilles », « couverte de grands débris », qui « s'embellit de ces ruines » quand « les siècles viennent expirer tour à tour dans ces monuments » (Mme de Krüdener, 1974, p. 54), profession de foi toute corinnienne. Avant *Corinne*, *Valérie* célèbre en Florence « la ville des arts », avec la même exaltation : « que de monuments appellent l'attention ! Que d'écoles différentes ont envoyé leurs chefs-d'œuvre ! » (p. 105). Ce discours, *Valérie* le dédouble en en confiant la performance à l'ensemble des voix narratives, et singulièrement au mari de l'héroïne, saisi d'enthousiasme devant « ces merveilleuses créations de génie », « ces antiques souvenirs d'où l'histoire semble sortir toute vivante » de « cette terre toujours jeune, toujours parée, au milieu des antiques débris qui la couvrent » (p. 114), dépositaires des mêmes promesses d'avenir que pour *Corinne*. Chez le comte déjà, c'est le Phénix à même de renaître de ses cendres qui intéresse en l'Italie : « deux fois mère des arts, la superbe Italie ne reçut pas seulement toutes les magnifiques dépouilles du monde ; magnifique à son tour, elle donna aussi de nouvelles merveilles et de nouveaux chefs-d'œuvre à l'univers. Ses monuments ont vu passer les siècles, disparaître les nations, s'éteindre les races, et leur muette grandeur parlera encore longtemps aux races futures » (pp. 114-115).

La parenté, non seulement thématique, mais bien idéologique, avec la démonstration qu'inaugure l'improvisation capitoline de *Corinne* ne peut que frapper : le génie de l'Italie réside dans ses capacités épiphaniques, dont les arts ont su se saisir. Cette lecture, à laquelle la Renaissance est venue donner force d'illustration, informe déjà *Valérie* et le comte solidarise avant *Corinne* un espace et une histoire comme on peut s'en convaincre dans cet extrait qui préfigure, cette fois, la seconde improvisation de *Corinne*, dans le golfe de Naples :

Voyez près de là, où dorment d'ambitieux Césars, veiller d'humbles filles qui ont renoncé à tout ; voyez, sous l'arc du triomphateur, l'araignée filer silencieusement sa toile. C'est au pied de ce Capitole, où vinrent expirer tant d'empires, que j'ai lu Tite-Live. C'est aussi du rivage, où je considérais Caprée,

que j'aimais à lire Tacite, et voir l'affreux Tibère⁴, par un juste châtement de la providence, forger son propre malheur en forgeant celui des autres, et écrire au sénat qu'il était le plus à plaindre des hommes. Mais laissons les crimes des Romains : voyons, de ce même rivage⁵, ces verdoyantes îles parées d'une éternelle jeunesse, et le Vésuve, tonnant sur ce même golfe où nous nous laissons tranquillement aller vers le Pausilippe. Plus loin, que j'aime sur cette terre mythologique, près de l'ancre où prophétisait la Sibylle, le couvent d'un pauvre religieux qui s'en va prêchant la vertu, et prophétisant sa récompense ! Que j'aime à m'arrêter dans ces vallons que le ciel semble regarder avec joie, et où mon pied heurte souvent contre une pierre funèbre ! Bocages de Tibur, aimable Tivoli, jardins où méditait Cicéron, sentiers que suivait Pline en observant la nature, qu'avec volupté je me suis vue au milieu de vous ! Ah ! du moins vous resterez toujours à l'Italie, et le voyageur cherchera vos traces et les retrouvera (Mme de Krüdener, 1974, pp. 116-117).

Rien n'est plus certain en ce qui concerne *Corinne*, qui met ses pas dans ceux du comte et de Valérie recommençant, après eux, le protocole de visites établi dans *Valérie*. De Rome à Tivoli ; dans la *Campania felis*, sur les pentes du Vésuve, au Pausilippe et dans le golfe de Naples ; de Venise à Florence, *Corinne* refait *Valérie*, mais dans le sens aussi où Balzac déclarait vouloir refaire *Volupté* : en l'effaçant ! D'où viendrait autrement que Mme de Staël se soit montrée plus que réservée à la sortie du roman, qu'elle accueille en termes durs : « *Valérie* [...] m'a dégoûtée, moi, de mon genre, pour quelque temps » (Mme de Staël, 1946, p. 67) ?

C'est que la parenté, indéniable, entre les deux romans, n'exclut pas les divergences, qui sont profondes. Refaire *Valérie*, c'est ne pas rester à la surface de l'Italie, c'est venger une Italie qu'en dépit d'intuitions qui la devinent Mme de Krüdener cantonne à un rôle de faire-valoir, de pure couleur locale, lui déniaient le statut de sujet, du roman comme de l'Histoire. Si *Corinne* emprunte à l'évidence au modèle génératif frayé par *Valérie*, les expansions dont elle le prolonge sont grosses d'une autre géographie. Et, partant, d'une autre Histoire. D'un roman à l'autre, et sous la dérivation, perce la gestion essentiellement différentielle que Mme de Staël applique à l'héritage italien lorsque, avec *Corinne*, elle fait le choix de l'italianité. Au-delà des parallélismes voyants, les écarts de traitement vont en réalité jusqu'à la contradiction.

⁴ Pour *Corinne*, cf. p. 351.

⁵ C'est de ce même golfe de Naples que *Corinne*, *bifrons* autant que Janus, pourra embrasser les deux faces de l'Histoire.

Une pratique de l'inversion qui se fait jour d'emblée dans le roman de Mme de Staël, dans le regard croisé qu'Oswald et Corinne portent sur l'Italie. On se souvient que c'est fort d'une vision absolument doxale que l'Écossais aborde le sol italien, où il lit partout la stérilité quand Corinne le reconnaîtra « si fécond en souvenirs » (p. 52).

Ce n'est pourtant pas le seul *Génie des souvenirs*, cher à René (Chateaubriand, 1969 : p. 122), ni la topique imitation du passé, qui guident Corinne. Lorsque de plats discours introduisent à la performance de la poétesse, il n'est jusqu'à Oswald qui ne peste : « C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrée » (p. 54).

C'est qu'il importait de préciser d'emblée comment entendre un titre qui pouvait se révéler ambigu au vu de la riche littérature chantant dans l'Italie la terre de toutes les mythologies. Or, démonstration est faite *a contrario* que, si travail du mythe il y aura bien, ce ne sera pas sur le mode de la reproduction servile d'évocations poussiéreuses : il s'agira dans *Corinne* d'une mythologie active, qui fonctionne au présent, celle qui, plastique par essence, travaille sur une matière vivante, se prête à toutes les métamorphoses, à toutes les variations susceptibles d'avoir part à l'élaboration de nouveaux mythes, personnels et collectifs.

Homologie avec l'Italie oblige, c'est le personnage de Corinne qui est le vecteur de cette refondation. Ainsi s'explique l'évolution d'Oswald, qui procède d'une double motivation. L'impression première, toute négative, qu'Oswald reçoit de l'Italie précède sa rencontre avec Corinne, femme de l'art par excellence, si bien que « son goût pour les arts ne s'était point encore développé », que « son imagination [...] ne se complaisait point encore aux merveilles de la nature et aux chefs-d'œuvre des arts » (p. 46). Entrer en Italie ne suppose pas qu'un passeport, mais bien un truchement, qui la rende intelligible.

Mais l'Italie lui demeure aussi incompréhensible du fait d'une motivation de nature nationale : en fait d'arts, Oswald n'est guère versé que dans les arts mécaniques, les seuls dont s'occupe l'industrielle Angleterre, rationaliste et mercantiliste, et le *Voyage en Italie*⁶ d'Oswald entre de plein droit dans un paradigme bien reconnu par Chateaubriand : « Si vous les voyez en économiste [les ruines], elles vous désoleront, si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudrez peut-être pas

⁶ C'est sous ce titre qu'à par la suite été publiée la « Lettre à Fontanes sur la campagne romaine » de Chateaubriand.

qu'elles fussent autrement » (Chateaubriand, 1969b, p. 1478). Or c'est un fait que Lord Nelvil, qui « jug[e] l'Italie en administrateur éclairé », « la considér[ant] seulement sous les rapports de l'utilité » (p. 47), ressortit au premier terme de l'articulation alors que Corinne appartient tout entière à la seconde série.

Il y a donc un clivage de type national qui préside au jugement porté sur une culture, laquelle culture est d'abord un milieu, un espace, qui se rencontre charnellement. Partant il y a urgence pour Corinne – et, avec elle, pour l'Italie – à tout mettre en œuvre pour battre en brèche les présupposés, pour ne pas dire les préjugés, nourris par Oswald.

Aussi, sitôt passé ce premier seuil du récit que représente l'improvisation capitoline qui pose les bases du fonctionnement idéologique du texte, Corinne ramène-t-elle Oswald dans cette campagne romaine où il a erré, à tous les sens du terme, et plaide pour de tout autres valeurs :

Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre et veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme ; mais les âmes rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome où le temps présent n'a imprimé aucune trace ; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour d[']inutiles fleurs, d[']inutiles plantes... (Mme de Staël, 1999, p. 130).

Entre le Britannique et l'Italienne, c'est toute l'axiologie qui s'inverse, comme entre l'Angleterre et l'Italie. Si la dialectique du même et de l'autre est en jeu, son dépassement est au moins en péril : en Italie, tout révolte la sévère morale d'Oswald, la séduction des arts, la mollesse des hommes, la liberté dont jouissent les femmes, le dépérissement de l'État... ; en Angleterre, Corinne s'étiole⁷ et voit son génie s'éteindre à petit feu..., augurant mal d'un dénouement heureux aux amours d'Oswald et de Corinne (E. Neppi, 2018). Chaque nation a son éthos et, entre un Britannique et une Italienne, *il n'y a pas d'amour heureux*⁸. Et M. Edgermond, compatriote d'Oswald et comme lui ébloui par Corinne, de plaider pour qu'on en reste aux lieux communs : « Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le

⁷ De même, l'épisode du vaisseau de guerre anglais mouillé en rade de Naples (pp. 294-298), comme en extraterritorialité en territoire italien, plonge Corinne dans une angoisse mortelle (p. 298).

⁸ Cette question de la nationalité fait obstacle à toute union entre les héros et, dès le début, Oswald ne lui laisse aucune chance, qui pose : « C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne » (p. 94).

pays de Galles [...] il n'y a que les Anglaises pour l'Angleterre » (p. 204). Un verdict en tous points cohérent avec le jugement qu'avait adressé le père d'Oswald au père de Corinne, valant fin de non-recevoir au mariage un temps projeté entre leurs enfants : « Votre fille est charmante ; mais il me semble voir en elle une de ces belles Grecques qui enchantaient et subjuguèrent le monde » (p. 466).

De même, du côté italien, le Prince de Castel-Forte est pleinement conscient de la fonction structurante que revêt l'espace. Tout en reconnaissant les mérites personnels d'Oswald, il ne se dissimule pas ce qu'il doit à un tropisme britannique chez lui profondément enraciné et avertit Corinne : « ou je me trompe fort, ou ses goûts n'ont pas le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas tant qu'il sera sous le charme de votre présence, mais votre empire sur lui ne tiendrait pas, s'il était loin de vous » (p. 90). *Loin des yeux, loin du cœur...* Alors, Corinne, qui comprend vite, conçoit un plan d'action : « tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce fut le désir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué » (p. 90).

Et l'on sait si elles ne manquent pas, augurant d'un séjour prolongé de l'ombrageux Écossais. Tout le programme narratif du roman en découle. Première étape : « voyage[r] dans Rome » (p. 91). Corinne se propose pour guide, dans un parcours qui s'entend aussi « courses à travers les siècles » (p. 91), car l'espace, dans *Corinne*, ne va jamais sans le temps, ces monuments « que des événements mémorables [...] consacrent » en portent la trace (p. 98). Ainsi, visiter Rome, c'est « pénétrer le génie des temps » (p. 136) : « Ce n'est pas seulement un assemblage d'habitations, c'est l'histoire du monde [...] représentée sous diverses formes » (p. 136).

Derrière le fonctionnement emblématique qu'affiche le récit quand les monuments incarnent l'histoire et, par-là, véhiculent une leçon, c'est l'architecture du roman elle-même qui se place sous le signe de la plasticité, jouant d'une Rome autant mythique qu'historique, qui revêt la double efficacité d'intégration et de déformation du réel. Rien d'étonnant alors à ce que ce que les fondations de cette démonstration soient d'abord posées à Rome, Rome dont le mythe est opératoire et structurant à tous les niveaux, porteur qu'il est d'une axiologie, culturelle certes, mais aussi historique, politique et éthique.

C'est alors une forme d'école buissonnière que de se promener, comme Corinne et Oswald, parmi « ces pierres » qui « en savent plus que nous sur les siècles écoulés » (p. 105), et on y lit à livre ouvert, non seulement l'histoire des siècles écoulés, justement, mais aussi, parce que Rome a su

renaître, les périls qui menacent, en aval, ses nouvelles incarnations. Alors la balade dépasse la seule destination archéologique, quand le cicérone avertit : « Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps ; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation » (p. 110). Avec l'*hybris* du césarisme, les vraies valeurs ont déménagé, et une seconde visite ne fait que confirmer cette vérité : « Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme » (p. 117). On ressort de cette visite fort d'une leçon majeure : « On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre eux ». Justiciable d'une interprétation quiétiste – « on apprend à se calmer sur les événements de son temps en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes » (p. 121), la formule est également grosse, en avant, d'appels à un sursaut moral et à la résistance, quand l'urbanisme du mont Aventin révèle les polarisations du monde d'aujourd'hui ainsi que Corinne le signale à l'attention d'Oswald : « Précisément en face du palais construit par Tibère on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques » (p. 118). Si, comme le répète à l'envi Corinne, « Les édifices de Rome ne sont ni froids ni muets » (p. 98), s'il faut y voir des « traces » qui « parlent à l'imagination comme à la pensée » (p. 122), ces pierres sont autant de bornes discursives qui dessinent un champ idéologique. Celui qui porte Corinne à se réjouir de ce que l'extension de l'Empire n'a pu oblitérer le Forum, éternel symbole d'un espace de liberté qui fasse échec au despotisme (p. 112), à constater que, si la république a laissé peu de restes, il ne s'agit que de constructions utiles ou de monuments qui conservent la mémoire des grands hommes (p. 112) et à rééquilibrer la hiérarchie symbolique des collines en faveur des deux collines civiques, l'Esquilin, foyer des artistes et des lettrés, qui abrite Mécène, Virgile et Cicéron, et, plus encore, l'Aventin, où la plèbe se retira pour forcer le patriciat à compter avec elle, où le temple de la Liberté (p. 118), fût-il en ruines, rappelle encore les vraies valeurs, où les maîtres du monde, « César et Pompée », « se rencontraient comme de simples citoyens ». Alors il s'agit bien de « découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines » (p. 122) qui n'a, on le voit, finalement, que fort peu de rapport avec l'archéologie.

Ce qui s'élabore, dans cette méditation romancée que constitue le roman, comme, ailleurs, dans la forme spéculative de l'essai, c'est un modèle politique, une construction théorique, quand Mme de Staël retrouve des accents cicéroniens pour flétrir le nouveau César de l'imputation de dégrader les principes de liberté par la pratique de la violence et de la tyrannie.

Ce sont autant de leçons actives d'histoire qui sont empreintes pour l'édification des contemporains dans ce sol de la *Roma Aeterna* où nature et culture se combinent en un tout organique, alors, dans une très large

diachronie, sur ces sept collines presque arasées par le colluvionnement, on prend la mesure des « progrès ou plutôt [d]es débris de la civilisation » (p. 110).

Les visiteurs d'aujourd'hui et les Romains d'hier se confondent comme la petite histoire se mêle à la grande dans une superposition des espaces qui dessine un véritable chemin de croix, redonnant tout son sens à la passion. Parvenue à la dernière station, la passionaria de l'Italie peut espérer la résurrection attendue pour le phénix romain, mais c'est au prix du sacrifice de Corinne (p. 116) qui, dans la géographie symbolique qui gouverne le récit, du Capitole à la roche tarpéienne (pp. 108-109), peut partout lire sa condamnation. Sacrifice accepté d'avance quand, « En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert » (p. 122), préparant sa future défaite et manifestant hautement le divorce des fantasmes individuels d'avec les mythes collectifs.

Alors la visite guidée – parcours décoratif où la monstration vaut démonstration, leçons d'histoire que dispense un livre de pierre – se double d'une fuite éperdue, dont la logique est acquise au soir même de la première visite romaine, l'inquiétude de Corinne – qui s'enquiert auprès d'Oswald : « quand elles seront finies, est-ce que vous partirez ? » (p. 107) –, lançant la suite du circuit, voyage sentimental autant qu'itinéraire culturel, que vont alors entreprendre les héros à travers l'Italie, géographie physique autant qu'espace symbolique qui livre une topique où l'espace recouvre une histoire, un modèle de développement (C. Klettke, 2016). En se mettant, au sens propre, sur la voie, à commencer par cette *via Appia* saturée de référents qu'ils empruntent, les héros, à la recherche de *la région où vivre*, explorent le champ des possibles dans une combinatoire historico-spatiale où chaque lieu signifie, véritable chronotope : Naples, qui porte encore les souvenirs de la Grande Grèce ; Florence, ville des Médicis, de la Renaissance et des Arts ; Venise, Sérénissime République appuyée sur des institutions patriciennes, et Rome, la *ville éternelle*, phénix qui a su renaître de ses cendres et ainsi porteuse de tous les espoirs de régénération, d'une régénération qui fonde la quête même de ce roman original où le génie du lieu s'éprouve comme historicité. Et ce très au-delà du périple italien (F. Baldensperger, 1930).

Corinne, au reste, plus cosmopolite encore que son héroïne, est née en Allemagne (S. Balayé, 1971, pp. 94-98), après que Mme de Staël avait assisté, le premier février 1804, à la représentation de *Die Saalnixe*, comédie musicale où elle trouve matière à inspiration. Au-delà du hasard de la conjoncture, le lien entre Italie et Allemagne est bien de nature concertée puisque, Mme de Staël le revendique : « Il y avait deux nations hors de mode

en Europe, les Italiens et les Allemands. J'ai entrepris de leur rendre la réputation de sincérité et d'esprit » (P. Kohler, 1916, p. 141).

Nations sœurs, l'Italie et l'Allemagne le sont aussi d'être encore des espaces morcelés en États impuissants à se constituer en unité politique et à atteindre ainsi la dignité de nation. Jusqu'en 1871, le bénéfice des références italienne et allemande tient à ce développement national contrarié, qui tend à la grande nation un miroir inversé qu'interroge continûment Mme de Staël. Car, sous les déplacements et les délocalisations, le refoulé ne se lasse pas de faire retour et il n'est que trop évident que c'est avant tout le devenir français qui occupe Mme de Staël : *Corinne ou l'Italie* et *De l'Allemagne* cachent, en creux, un *De la France* fort peu discret.

Quand bien même, de l'aurore au crépuscule de l'Empire napoléonien, *des circonstances actuelles pour terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France* (1798) aux *Considérations sur la Révolution française* entreprises en 1812⁹, la référence française semble relever du tabou, sans pour autant ne jamais cesser d'être questionnée, dans la confrontation théorique des modèles comme, plus encore, dans la transposition romanesque et l'espace symbolique qu'elle ouvre, l'acteur absent demeure la clé des réflexions sur les heurs et malheurs des empires que Mme de Staël poursuit, méditant sur le *Decline and Fall*¹⁰ de l'Empire romain comme sur la toute récente disparition du Saint-Empire Romain Germanique¹¹, cette année 1806 qui voit aussi l'abandon symbolique du calendrier révolutionnaire et, avec lui, la voie s'ouvrir pour la rétrogradation des temps comme pour un avenir gros d'autres possibles. Là réside l'immense portée de ce roman de 1807.

En février 1814, Charles de Villiers recensait le *De l'Allemagne* de Mme de Staël, dont allait paraître une traduction anglaise. Alors que la campagne de France donnait une actualité immédiate à ces réflexions, Villiers, bien conscient des enjeux, retenait du *De l'Allemagne*... son ancrage français, qui choisissait de citer l'*explicit* : « Le tout se termine par un regard tourné vers le pays tellement aimé de l'auteur, dont la lubie d'un tyran l'avait bannie : "Ô France, terre de gloire et d'amour ! si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur votre sol, si le calcul disposait de tout, et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls, à quoi vous servirait votre beau ciel, vos

⁹ Et seulement publiées, à titre posthume, en 1818, par les soins de son fils Auguste.

¹⁰ Tant les spéculations de Gibbon informent la production staélienne.

¹¹ Acquise lors de la paix de Presbourg du 26 décembre 1805, qui suit Austerlitz. Alors la carte de l'Europe se redessine sous la fêrule de celui qui aspire au titre de nouveau Charlemagne et tranche dans la *Mitteleuropa* pour en extirper une Confédération du Rhin plus docile à ses intérêts que l'ancien Saint Empire.

âmes vives, vos esprits si brillants, votre nature si féconde ? Une intelligence active, une impétuosité savante vous rendraient les maîtres du monde ; mais vous n'y laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert ! » (Ch. de Villers, 1993, p. 288¹²).

C'est *Corinne* tout entière qui reparaît là. Et, avec elle, celle qui est à la fois objet et sujet du roman, la France, encore couverte de *traces criminelles* – si obsédantes dans *Corinne*¹³ – parjure aux vertus délocalisées dans l'Italie de *Corinne*, qui, mieux qu'elle, sous son *beau ciel*, dans sa *nature si féconde*, sait cultiver l'*enthousiasme* et par là, continuer de mériter le titre de *terre de gloire*.

Titre remis en jeu, la fin dernière demeurant d'échafauder pour la France révolutionnée un modèle national viable qui tiendrait la balance entre modernité libérale à l'anglaise, liberté individuelle à l'italienne et unanimité et centralisme romains.

Autant de belligérances – diégétiques et idéologiques – auxquelles le texte s'ouvre sans frontière, espace ultime de liberté où se fraient les voies de l'avenir.

Bibliographie

BALAYE Simone, *les Carnets de voyage de Mme de Staël, contribution à la genèse de ses œuvres*, Genève, Droz, 1971.

BALAYE Simone, « Corinne et la presse parisienne de 1807 », in *Mme de Staël : écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994.

BALDENSPERGER Fernand, « À la recherche de l'esprit européen avec Mme de Staël », *Occident et Cahiers staëliens*, t. 1, n° 1, 1^{er} juin 1930, pp. 82-88.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951.

CHATEAUBRIAND François-René de, *René*, in *Œuvres romanesques et voyages*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969a.

¹² L'article de Villers, « Annonce de Madame de Staël, *De l'Allemagne* », paraît en février 1814 dans le *Göttingische gelehrte Anzeigen*. La citation de Mme de Staël referme son *De l'Allemagne*.

¹³ « Depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route... » (108). Et l'explicitation, qui vaut application, ne tarde pas : « Peut-être les peuples [...] pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers ? » (p. 113).

CHATEAUBRIAND François-René de, *Voyage en Italie*, in *Œuvres romanesques et voyages*, II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969b.

GENAND Stéphanie, « Inquiétants dépaysements : Les voyages mélancoliques de Germaine de Staël (1802-1814) », *Viatica*, n° 3, mars 2016. <http://viatica.univ-bpclermont.fr/ecrire-le-voyage-deux-travel-writing-partnership/varia/inquietants-depaysements-les-voyages-melancoliques-de-germaine-de-stael-1802-1814>.

GENGEMBRE Gérard, « Être français dans *Corinne* : le comte d'Erfeuil », in *Madame de Staël* : *Corinne ou l'Italie*, « l'âme se mêle à tout », SEDES, *Romantisme-Colloques*, 1999, pp. 65-77.

GUATTANI Giuseppe *Roma descritta ed illustrata*, Roma, Pagliarini, 1805.

KLETTKE Cornelia. « Esthétique et état d'âme. *Corinne ou l'Italie* comme roman sentimental », in Fabienne Bercegol et Helmut Meter (dir.), *Les Métamorphoses du roman sentimental*. Paris, Garnier, 2016, pp. 61-82.

KOHLER Pierre, *Mme de Staël et la Suisse : étude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits*, Lausanne-Paris, Payot, 1916.

Madame de KRÜDENER, *Valérie*, Paris, Klincksieck, 1974.

LEVEQUE Laure. « *Corinne* ou Rome : une réécriture de l'histoire », in *Madame de Staël* : *Corinne ou l'Italie*, « l'âme se mêle à tout », SEDES, *Romantisme-Colloques*, 1999, pp. 143-154.

NEPPI Enzo, « *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les "nations" dans l'Europe du XIX^e siècle », 2018, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01946748/document>.

SALICETO Élodie, « Les *Carnets de voyage en Italie*, un parcours néoclassique », *Cahiers staëliens*, n° 58, 2007, pp. 53-67.

Madame de STAËL, *Lettres à un ami*, Neuchâtel, La Baconnière, 1946.

Madame de STAËL, *Correspondance générale*, VI, *De Corinne vers De l'Allemagne*, 9 nov. 1805-9 mai 1809, Paris, Klincksieck, 1993.

Madame de STAËL, Charles de Villers, Benjamin Constant, *Correspondance*, Frankfurt-am-Main, Peter Lang, 1993.

Madame de STAËL, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.